

que surprennent les flammes dans ces prairies dont l'herbe a souvent neuf pieds de haut, ou dans les bois qui n'ont pas de chemins tracés ! Au milieu du danger, l'homme conserve au moins sa raison, mais l'aspect du feu qui les entoure ôte aux animaux leur intelligence. Le chien n'est plus docile à la voix, les chevaux même ne reconnaissent plus leur route ; au milieu d'eux, comme eux, l'ours, le cerf, l'antilope courent épouvantés çà et là. L'incendie aux ailes de feu vole à leur suite. La plaine, les bois, les étangs, les fleuves n'ont point assez d'eaux profondes pour les dérober aux flammes, et malgré la dent des requins, tous se jettent pêle-mêle à la mer, pour demander, en nageant, un refuge aux îles qui bordent le rivage.

L'auteur a lui-même erré dans les monts et les bois de *Santa-Cruz* au milieu d'un semblable incendie. Les cendres l'aveuglaient, les rameaux enflammés tombaient sur sa tête. "C'est du reste, dit-il, un spectacle magnifique que celui d'une plaine embrasée. Les flammes courent dans les arbres de la savane, enveloppent les côtes boisés et s'élancent en serpentant au sommet des arbres, en dévorant les lianes et les plantes grimpantes. Les frênes, les sycomores, les chênes brûlent en entier, mais les troncs des pins qui semblaient devoir être les premiers consumés, résistent à cause de l'épaisseur de leur écorce, on voit seulement la résine couler en larmes transparentes de leur cime à leur pied, tandis que l'incendie projette une lueur rougeâtre, et que de fortes brises du nord-ouest emportent des nuages de cendre et de fumée."

Par incurie ou par vengeance, les tribus sauvages allument souvent ces incendies. L'auteur donne d'intéressants détails sur ces Indiens qui portent les noms étrangers d'Indiens du sang, d'Indiens serpents, têtes plates, cœurs d'algues, pieds noirs ou nez percés.

Pour apprendre à devenir hommes, que les jeunes gens, dans ces tribus, s'imposent de privations et de tourmens ! Dans l'hiver, point de feu : dans le supplice de la faim, point ou peu de nourriture. Souvent ils se flagellent le corps avec des poignées d'orties, se placent tout sanglants au milieu de fourmillières, et les plus horribles douleurs ne leur arrachent pas un mouvement, pas un cri ! L'hérédité a lieu pour les chefs, mais à défaut d'enfants mâles, chose étrange parmi ces guerriers ! les femmes, comme à Taïti, sont aptes à succéder. La femme devenue chef peut choisir un mari, qui, fût-il fils de chef, n'a jamais de part au pouvoir. La polygamie n'est permise qu'aux caciques ; mais comme si les mêmes vices devaient se trouver aux extrémités opposées de la vie sauvage et des civilisations les plus corrompues, il existe dans chaque tribu des individus appelés *joyas*, qui s'habillent comme les femmes, habitent avec elles, participent à leurs travaux, et qui ont des droits sur toutes, à condition d'avoir eux-mêmes les plus infâmes complaisances. Ces êtres dégradés sont l'objet du mépris général ; il leur est interdit de porter les armes !

La vie des Indiens se passe à la guerre, à la chasse, à jouer, à fumer, à dormir. Comme les colons de la Californie, ils ont des danses ; mais quelles danses ! Une fois l'auteur, campé sur la rivière *del Sacramento*, aperçut de loin une soixantaine de squelettes qui sautaient autour d'un grand feu. Quelle surprise ! Il approche ; c'étaient des guerriers *kosumnés* qui avaient peint en blanc sur leurs corps naturellement fort noirs, et avec une exactitude effrayante, toutes les côtes et les ossements de la charpente humaine. Ils ont des jeux aussi ; mais, *g and Dieu*, quels jeux ! A chaque lune

nouvelle, le chef Maquina, de la tribu des Onokichs, rassemblait tous les chefs dans une vaste salle qu'éclairait un grand feu. On figurait des pas guerriers ; puis, après la danse, les chefs allaient se placer sur une estrade. Maquina, les yeux bandés, restait seul au milieu de la salle avec ses esclaves. L'agilité qu'il déployait pour saisir un de ces malheureux, et les efforts de ceux-ci pour lui échapper, excitaient la plus féroce allégresse. En saisissait-il un, Maquina l'égorgeait à l'instant, coupait son cadavre en morceaux, le distribuait à ses hôtes, qui devenaient alors ses convives, et cet affreux *colin-maillard* avait pour résultat cet affreux festin.

Dit-on les amours, oui, les amours, les noces de ces barbares, l'inconcevable multiplicité de leurs idiomes, qui sera longtemps un obstacle à leur civilisation ; leurs guerres, leurs chasses, leurs armes, leurs cérémonies funèbres ? Ce livre abonde en curieux détails, on demeure incertain entre le désir et l'impossibilité de tout dire. Quelques penchades du Nord donnent à leurs caciques les plus étranges sépultures. Il y a quelques années, un chef des Indiens du sang ayant été tué dans un combat, ses funérailles présentèrent un spectacle que je laisse à l'auteur le soin de décrire. Occupé d'importantes études, M. de Mofras est grave habituellement dans son style ; c'est presque par hasard et comme à son insu qu'en racontant il décrit, et que de narrateur il devient peintre. Vous allez voir si ses couleurs sont riches et ses compositions attachantes :

"Pour se faire une idée du lieu de la scène, il faut se figurer, sur le dernier plan, des montagnes de quatre à cinq mille mètres de haut, couronnées de neige à leurs sommets, et chargées, sur leurs flancs, d'arbres magnifiques ; au pied de ces montagnes, un torrent impétueux et d'une effrayante profondeur ; en deçà, le plateau d'une prairie ; derrière le plateau, de petits bois de chêne et de pins, entre lesquels s'élevaient les loges des Indiens, formées de pieux recouverts de peaux de buffle, représentant diverses figures d'animaux.

"Sous la plus belle de ces tentes, entouré des femmes de la tribu, reposait le cadavre du chef, peint de couleurs éclatantes, revêtu d'une robe de bison, et ses longs cheveux relevés en panache, indice de sa dignité. Après que le cacique appelé à lui succéder eut débité, en accompagnant ses paroles de gestes expressifs, une sorte d'oraison funèbre, où il appelait le défunt l'aigle de la tribu, et comparait sa valeur à celle de l'ours et sa prudence à celle du castor, le cadavre fut solidement attaché sur son plus beau cheval à l'aide de lanières de peau de cerf. On plaça sa lance dans une main, son arc dans l'autre, les chevelures de ses ennemis à l'arçon de sa selle, à son cou et sur ses bras ses colliers de verre et ses ornemens de cuivre ; puis on le conduisit, au milieu des gémissemens des femmes, sur le plateau où les guerriers à cheval formaient un demi-cercle dont les deux extrémités aboutissaient au torrent. Le cheval prit place au centre de ce demi-cercle et les cavaliers, agitant leurs armes, entonnèrent leur chant de guerre dont rien ne saurait rendre l'expression sauvage. Le cheval épouvanté bondit sur le plateau, emportant le cadavre, auquel chacun de ses mouvemens imprimait une oscillation en avant et en arrière. Arrivé au bord du précipice, il recula, les naseaux en feu, puis revenant brusquement sur ses pas, il essaya de rompre le rempart vivant qui l'enfermait et qui toujours se rétrécissait derrière lui. Plusieurs fois l'animal renouvela le même trajet et les mêmes efforts ; mais enfin, frappé de terreur, poursuivi par les hurlemens des Indiens et percé par leurs armes, il se précipita avec son fardeau dans le gouffre. Les cavaliers, arrêtés sur le

bord, le virent se briser sur les pointes des rochers, disparaître dans les flots d'écume du torrent, puis ils regagnèrent leurs loges en silence."

Ouvrez Walter Scott et Cooper, vous n'y trouverez point de plus terrible, de plus admirable description. L'art et le pinceau du maître sont dignes du sujet. C'est un tableau tout fait, que nous verrons certainement un de ces jours au Louvre. L'auteur de cette belle page est très certainement un écrivain. Il a de plus toutes les connaissances que doit réunir un voyageur et tous les sentimens d'un Français. Il écrit, on vient de le voir, pour l'homme instruit et pour le lecteur avide d'émotions fortes. Il écrit, et parmi tant de mérites divers c'est encore le plus grand à mes yeux, il écrit dans l'espoir de montrer à la France les routes qui, par l'industrie, le commerce, l'esprit d'association, l'appui de la marine, peuvent la conduire, en d'autres climats, à la richesse, à la considération, à la grandeur.

M. Duflot de Mofras dit quelque part dans son intéressante relation : "Réduit, en voyageant dans ces solitaires contrées, à faire presque tout par soi-même, il faut savoir manier le *lazo*, pour s'assurer un cheval au besoin ; la hache, pour couper le bois ; l'aviron, pour traverser les lacs et les rivières ; la carabine, pour tuer le gibier ou défendre sa vie contre les bêtes fauves et les Indiens des tribus errantes." Voilà ce qu'exige le voyage même, au fond des forêts ou des déserts de l'Orégon ; mais pour que nos contrées civilisées et littéraires lisent avidement à leur tour le récit de ce voyage, il faut plaire, attacher, émouvoir, instruire, éclairer ; nul ne pouvait mieux que l'auteur prétendre à ce double succès.

FS. BARRIÈRE.

—Feuilleton du Journal des Débats.

Courrier de Paris.

Mai 1845.

Plusieurs églises de Paris sont remplies tous les soirs, depuis le premier mai, d'une foule inaccoutumée. Le mois de mai est le mois consacré à la vierge Marie, dont le culte prend aujourd'hui une place très-importante dans les cérémonies du culte catholique. Donc, les églises sont remplies tous les soirs de fidèles attirés par cette douce et aimable religion, et par l'attrait des chants pieux auxquels se mêlent des voix de femmes, voix tendres et quelquefois un peu fausses, mais toujours étonnées de se sentir soutenues et accompagnées par les voix graves des chœurs du lutrin. A l'église, l'auditoire n'est pas difficile ; il applaudirait, n'était la sainteté du lieu. Le concert est divisé en deux parties, entre lesquelles se place un sermon en guise d'intermède. Les prédicateurs du concert ne sont pas non plus, tant s'en faut, les princes de l'éloquence religieuse. C'était dimanche, dans ma paroisse, un gros monsieur, avec un accent détestable et un talent de village, qui se frappait sur le ventre pour montrer que la foi vient du cœur. Après le discours, les chants recommencent ; puis, la soirée finie, on se retire en causant de la musique et des chanteuses, sans avoir songé à demander le nom du prédicateur.

Tandis que l'Eglise se fait aimable et attrayante, l'Académie ne vise qu'à une chose, se tenir au grand complet. Deux fauteuils, parmi les quarante, étaient laissés vacants par la double perte, de MM. Etienne et Alexandre Soumet ; ces fauteuils portent les numéros 10 et 36 ; le premier avait été successivement occupé, depuis l'origine de l'illustre compagnie par— Cureau de la Chambre, Régnier des Marais, de la Monnoye, de la